



CONTE DE LA MONTAGNE

IL EST REVENU !

C'était dans les Hautes-Vosges, le 21 mars 1815. Une centaine de fourneaux d'*écobuage* déversaient leur acre fumée sur la rive droite de la Meurthe, où le Maudramont étale, en un vaste amphithéâtre, ses contreforts couronnés de vertes forêts.

Cette fumée dévalait des hautes pâtures communales, envahis de genêts, de bruyères et de brimbelles depuis les grandes guerres de la République et que l'on achevait de défricher.

Depuis le départ des alliés, les *grogards*, licenciés, étaient rentrés au pays. A la recherche d'un foyer, la plupart d'entre eux avait aussitôt fait une cour assidue aux nombreuses filles dont les fiancés partis pour la guerre, n'étaient point revenus. Pendant que Napoléon rongea son frein à l'île d'Elbe, ses vétérans essayaient de se consoler en conquérant des cœurs de femmes. Presque tous avaient fini par se marier.

Ayant repris contact avec les gens et les choses, après cet hiver écoulé, ils s'étaient remis bravement à cultiver la terre. Dès la fonte de la dernière neige, comme le travail ne pressait pas encore, on avait organisé des « corvées », pour aider fraternellement les nouveaux ménages ; ce jour-là, justement, à cause du beau temps, les gens étaient très nombreux sur les croupes qui se détachent du mont et s'avancent en éperons dans la vallée.

Sur la tête de Heindimont, le vieux marquaire Crône, qui venait de marier sa fille avec Djosé Durain, le compagnon d'armes de son fils qui lui devait la vie, surveillait la combustion des foyers, en arrière des travailleurs.

Au finage de l'Eurimont, le grand Didiergeorges, du Mazeville, dit Beurlondo, ancien lancier de la garde et célibataire impénitent, racontait quelques gaudrioles à ses voisins, histoire de reprendre haleine de temps en temps.

Le long de l'ancien chemin romain, la Grande-Voie, qui escalade la pente roide des champs de Fraize, les groupes étaient nombreux. Dans l'un se trouvaient Baptiste Haxaire, le fils du charron, et sa femme, la blonde Théron ; non loin d'eux était Coliche Zabé, le cousin et l'ancien fiancé de Théron, qu'il avait quittée la mort dans l'âme, pour rejoindre la Grande Armée. Baptiste, lui, en fendant du bois, se mutilait la main droite, échappant ainsi à la conscription ; puis, le bruit ayant couru au pays que le soldat était mort, il avait pris sa place.

Levées de conscrits, semant l'effroi dans les familles, récits de victoires par les survivants mutilés, projets de mariages rompus et renoués, serments tenus et promesses trahies, humiliations de l'invasion subie et tragiques représailles lors de l'évacuation du territoire, haines contenues et espoirs de revanche, tout cela commençait à s'estomper dans le passé ; c'était un cauchemar dont on s'évadait enfin.

Aussi les montagnards se reprenaient à vivre ; tout à leurs travaux, ils escomptaient déjà la récolte prochaine, mûrie, cette fois, au soleil de la paix, lorsque, vers trois heures de l'après-midi, le fermier Crône releva soudain sa taille voûtée et dit brusquement :

– *Tié, a hiaude su l'Aunu.*

En effet, du haut des *rapailles*, les hardiers se jetaient leur cri d'appel : *hadô !* bientôt suivi d'un strident *tiouhihi*.

D'habitude, quand les hardiers s'interpellaient d'un versant à l'autre, on n'y prêtait guère attention, on savait qu'il s'agissait d'une conversation banale, mais ce *tiouhihi* traditionnel annonçait autre chose : une nouvelle importante ou quelque grave événement.

Aussi, lorsque Franz Jacquemin, le berger du Belrepaire, *hiauda* sur le Haut-des-Brebis, où il se trouvait avec son troupeau, le fermier lui fit signe du bras, et, se tournant vers le val de Fraize, il transmit le *tiouhihi*, qui rebondit de l'Eurimont à Scarupt et du Ban-Saint-Dié à Barançon. Alors Franz prononça, en détachant chaque syllabe, un seul mot : Na po lio !

Stupides, Crône et ses voisins se regardaient. Est-ce que le pâtre était devenu fou, pour crier à plein gosier ce nom qu'on n'osait plus murmurer qu'à voix basse ? Mais de nouveau, la voix s'éleva, impérative, cette fois : Napolio ! et après une courte hésitation, le fils Crône répéta le cri.

Aux alentours, un silence profond s'établit. A l'écho de ce nom formidable, les tailles s'étaient toutes redressées ; jeunes et vieux, à présent, interrogeaient l'horizon, d'où venait la voix inconnue ; ils tendaient l'oreille, anxieux, avides de savoir, oubliant de répondre.

Le marquaire, soudain décidé, renouvela le cri, si fort et si prolongé que les gorges de la Beurrée le répétèrent. Alors, le grand Beurlando plaça son large chapeau au bout de sa houe, l'agita dans les airs, puis, de sa poitrine, le mot longtemps contenu s'échappa : Napolio ! volant de finage en finage jusqu'aux Hautes-Chaumes.

Le hardier, ses mains en porte-voix, acheva alors la communication :

– Il a r'venu ! » clama-t-il.

– Il a r'venu ! », hurla le vieux Crône, d'une voix rauque d'émotion.

Les gens laissèrent tomber leurs outils. On vit des formes s'agiter, se joindre, s'étreindre. Les femmes se jetaient au cou des hommes ; plusieurs s'évanouissaient ; l'une courait jusqu'au buisson voisin, sous lequel dormait l'enfant au maillot, le rapportait, et, farouche, le plaçait dans les bras du mari.

Mais, aussitôt, une autre clameur s'éleva : « Vive l'Empereur ! » Et, dans les champs, les grognards, complètement grisés, s'écartèrent des groupes formés, s'arrachèrent aux bras des femmes, des vieux parents et des amis qui voulaient les retenir. Sans vouloir rien entendre, avec de grands gestes fous, ils descendirent les pentes en courant et gagnèrent rapidement Fraize.

J. VALENTIN.

